

## Introduction

C'est un matin sale et gris qui pointe son nez, vers l'arsenal. Une vague lueur indique le point d'un jour plein de menaces, indécis comme la guerre ou la paix, pas du tout favorable ; peut-être même qu'il bruine là bas, au bout des fondamenta nuove, mais c'est pas grave parce que là-bas, vers Saint-François des Vignes, personne ne va jamais. Tout commence là, dans ce triangle de la lagune face à San Michèle, où repose, bien à sa place enfin, Wagner. En attendant qu'on arrive à Santa Lucia, le train cahote dans un état de délabrement avancé, roulis des aiguillages, crissement des tôles, lenteur, immobilité. Rien ne presse, c'est 6h45, un jour ordinaire, les métallos partent vers Mestre dans un train trop éclairé comme une étoile filante qui ne suffit pourtant pas à laisser une trace significative sur le plomb mou de l'aqua alta. Trop vite : inutiles, futiles activités... Seul le rythme régulier des balises de mer – les bricoles – arrive à s'imprimer positivement sur ce camaïeu de gris. La désolation des fondamenta nuove est admirable, comme celle des zatterre de l'autre côté ; bien sûr c'est Magritte et "l'empire des lumières", un peu de rusticité en moins, un peu de friche industrielle en plus, mais c'est la bonne heure pour arriver à Venise, et c'est le bon moyen : à l'aube, en train.

Tout commence là parce que c'est LA ville, la ville mère, la matricielle qui fait de moi un urbain, quoi qu'il arrive, même si j'habite dans les bois, comme d'autres savent spontanément et se font la remarque en rentrant quelques bûches, que l'hiver est pour demain, juste par le

silence excessif des oiseaux dans la tesse provençale. Sur le quai humide et gras, on parcourt encore innocemment quelque cent mètres de hall de gare ; peut-être un café bien serré, pour vérifier que le garçon est toujours aussi désagréable à l'ouverture du bar, surtout pour les touristes, qui, excédés par son peu d'empressement, vont chercher directement leurs croissants à la cafétéria voisine. Perdre son temps puisque ce n'est pas une heure décente pour arriver à l'hôtel, que rien n'est fait et que personne ne vous attend.

Prendre son temps avant de sortir car c'est la révélation dès que l'on a poussé la porte : du jamais vu, du nulle part ailleurs qu'ici : un décor de théâtre, un rideau de scène qui ne s'est pas levé, quelque chose de factice comme d'immédiatement présent : l'intrusion de l'histoire et de l'architecture qui vous pètent au nez sans ménagement, avec Fellini comme accessoiriste fou.

Bien sûr il y a des éléments qui rappellent l'autre monde : l'agitation du grand canal avec ses motoscafes et ses barges bruyantes chargées à ras bord, la sirène de l'ambulance plus stridente cependant et sur un rythme à deux tons, l'activité qui commence à s'emparer des vénitiens, les rideaux de fer que l'on remonte font le même bruit partout mais le vaporetto qui accoste a un bruit unique qui ne me quittera plus jamais ; il suffit de le rechercher dans la mémoire pour l'entendre vibrer à la marche arrière en même temps que le corps vacille. Ce craquement mauvais de la boîte de vitesse, comme une toux grasse, n'existe nulle part ailleurs. Viennent aussitôt les remous écumeux, le bord à bord avec le ponton qui déstabilise légèrement, la corde d'amarrage qui file avec la précision d'un geste millénaire. Usure et patine des plots. On est pris. Noué.

C'est là, la première ville qui vous prend dans ses bras ; finie la plaisanterie, maintenant on est grand il faut marcher. Le bonheur de marcher en ville, pas de flâner sans but, mais de se fixer des objectifs un peu aléatoires : San Rocco, l'hôpital de Zanipolo ; aléatoires, parce qu'il faut accepter d'être distrait, de faire un détour imprévu, de laisser filer le temps plus que nécessaire, parce que la variété des styles, des formes et des matériaux de façade imposent une attention visuelle peu courante qui ne se pratique bien qu'avec des breaks salvateurs : le traghetto, si instable qu'il faut faire attention pour ne pas choir lourdement sur ses voisins, la contemplation des étals de la pêcherie ruiselants de fraîcheur sous la lumière rose, le san Daniele de chez "Duo Mori" et son pinot grigio pour vous mettre en bouche, l'odeur de cierges et d'encaustique de n'importe quelle église sombre et fraîche pour s'asseoir sur ses bancs centenaires en silence.

On est bien ainsi ; conscient d'engranger des milliers de minuscules perceptions secondaires tenant à la convivialité du lieu, à la sincérité émouvante d'une femme qui prie, que pense-t-elle ? Que se dit-elle ? arums sur l'autel de la vierge luisant de propreté, vague agitation préparatoire à la sacristie. Les églises de Venise sont vivantes, actives, en état de marche ; combien d'églises parisiennes présentent cet aspect accueillant ? Fort peu. Nonchalance mais disponibilité. C'est là, à cet aulne que se tisse la méthode qui ne me quittera plus : une vraie grille de lecture appliquée avec plus ou moins de réussite à d'autres villes plus tard. Évidemment la première est sans rivale, imbattable, on y revient sans cesse ; l'an prochain à la Guidecca, sur le quai de Cipriani ; serment que l'on se fait, souhait de conjuration.

Consul de France à Venise sur les zattere... Quel poste intéressant, un de ceux que j'aurais aimé occuper si j'avais choisi le Quai d'Orsay ; intéressant pour le lieu bien sûr,

pas pour le job qui est nul mais bien payé, pas pour le Quai d'Orsay, car celui-ci ne sert à rien à notre époque, comme les ambassades, tout le monde sait ça, surtout "le corps" qui joue les utilités "à votre disposition"... Cette ville si présente, vous fait très vite glisser vers un autre imaginaire, plutôt vers une ville sans usagers : moins la ville idéale que Luciano Laurana représente par trois peintures, superposées, leçon de perspective à l'usage des futures générations que celle, imaginée par Carpaccio, puissante, cossue, pour commerçants turcs enturbannés et dragons d'opérette, mais vue de loin, pour qu'on ait envie d'aller voir de près, de quoi, il retourne. Une ville invraisemblable par le composite de son architecture mais, si doucement menaçante qu'elle ne peut être que vraie. Il faudra montrer patte blanche avant de franchir le pont-levis, avec ce visa de luxe : commerçant en transit, touriste moderne.

Michel Serre a peut-être raison, mais son "esthétique sur Carpaccio" ne me donne pas envie d'aller frapper à la porte de l'enceinte, autant que nous y invite "l'arrivée des ambassadeurs" Son interprétation trop religieuse, trop mystique à mon goût, cadre mal avec la puissance commerciale de la sérénissime, avec la fantaisie que permet la peinture du réel quand l'histoire sainte n'est plus qu'un prétexte. Ici et maintenant ; paix du soir ; calme, luxe et volupté, le petit caniche se tient immobile, tout est dit, il n'y a plus qu'à signer sur le post-it blanc de l'époque : Carpaccio fingerat. Il est vrai que le "gentilhomme" de la fondation Thyssen Bornemiza n'a pas l'air d'un plaisantin ; la main s'appêtant à dégainer son épée, il est déjà menaçant. Un pandore à cheval garde la porte. Passons notre chemin.

Pour repartir de saint Georges des esclavons ce n'est pas difficile on est forcément réconcilié avec le monde

après avoir vu le lion de saint Jérôme et le dragon en carton pâte peint par Victor ; ils ne sont pas du tout féroces, déjà consentant à la domination humaine. Descendre vers l'église du grec dont le Campanile penche tout de même un peu trop pour qu'un jour cela ne se termine pas mal ; mais sans victimes évidemment. J'ai eu la chance d'assister à une cérémonie religieuse en ce lieu, avec la petite dernière, très impressionnée par le pope, barbu à souhait, baladant son encensoir dans toutes les directions et sa très belle cape de Zorro...

En restant soigneusement sur les marches du souk de san Marco, on peut arriver presque par hasard au campo san Zaccaria. Le chat de service reste prudemment du côté du puits, pendant que vous traversez cette place qui n'a rien d'espagnol, même s'il est près de midi. Éviter la fermeture et fuir le soleil.

C'est là, c'est dans la troisième chapelle de gauche, que Giovanni Bellini vous envoie un sacré coup dans le plexus : vous glissez innocemment vos 500 livres dans la fente, et tient prend ça ! Trompe-l'œil des piliers, fraîcheur des teintes vives, amusement des personnages qui te regardent, connivence ; Alpes lointaines bleuies ; sainte conversation ? Pas vraiment, Magistère. Il y a là, autour de la vierge, quatre personnages tutélaires bien reconnaissables à leurs attributs, quatre et pas six, ni deux, quelque chose qui tient du nombre d'or. Il faut qu'ils soient quatre. Il faut aussi panacher l'équipe : généralement trois hommes, une femme, et les fonctions : un évangéliste avec son livre, un martyr avec les instruments du supplice, un dignitaire de l'église (l'habit fait le moine) et la sainte femme, tel est le choix idéal. À vous de les reconnaître... On peut varier les titulaires selon l'affection du commanditaire ou les humeurs des quartiers, mais la formule est appelée à un bel avenir : équilibrée socialement, spatialement modulable presque à l'infini. Sans faire de peine à

personne on peut glisser des seconds couteaux : Saint-Vincent Ferrier par exemple, moins médiatique que Saint-Sébastien et ses flèches, ou que Saint Christophe les pieds dans l'eau. Ce sont les protecteurs du coin comme les dieux Lares de Rome. Incontournables et importants comme "impressions au soleil levant" ou "le géant et la panique" de Goya, en tout cas pour moi. Même effet avec le Bellini de la madone del orto, dans un coin perdu de Cannaregio quand la tristesse s'est emparée de vous, forcément, en traversant le ghetto.

Des références qui me quitteront plus difficilement que "le cid" ou "les burgraves".

J'ai un faible particulier pour saint Jérôme, en raison de la difficulté de représenter le lion, toujours grotesque bien qu'emblème de la ville ; visiblement les vénitiens n'avaient pas d'exemple sous les yeux ; pas de zoo ? Cette convention disparaîtra avec le quattrocento ; la renaissance n'est pas parcimonieuse, elle occupera tout l'espace. Pourtant la fin du moyen âge ne manque pas de charme, et ce quarteron de saints rappelle encore, des triptyques d'antan, le dessin gauche des retables.

Curieux que la perspective ait été oubliée jusqu'à Masaccio. La difficulté des proportions nous étonne chez Giotto, plus qu'à la grotte Chauvet. Nouveau témoignage, s'il en était, que l'histoire n'a pas de sens, car à la grotte Chauvet (-30000 ans) avec les moyens du bord, les artistes représentaient les animaux en perspective, et parfois en mouvement, ce qui apparaît bien difficile avant Piero de la Francesca, aux artistes du moyen âge.

Donc 4 protecteurs sous les auspices desquels il peut être sage de se placer. Des pères spirituels en quelque sorte. : bourrus et humains, qui vous regardent droit dans les yeux, bien loin des feintes et de l'hypocrisie actuelle. Qui sont les miens ?

S'agissant de ce type de promenade, urbaine, attentive, gourmande, c'est bien sûr Julien Gracq qui sort de l'ombre le premier, magnifiquement, avec "la forme d'une ville" ; c'est par-là que j'ai commencé son oeuvre. Je n'ai connu Nantes que des années plus tard mais avec Gracq j'en sentais la topographie et la sociologie historique comme si j'y étais : la promenade du dimanche et les bords de l'Erdre, le côté canal de Bourgogne à Buffon, "les tanches et le Héron" de La Fontaine. C'est lui l'évangéliste, celui qui porte le livre. Ce qu'il faut dire, le sens. D'autres viendront dans ses pas plus tard : Roland Barthes, au premier chef avec ses "mythologies" et "l'empire des signes" mais c'est plus tard et sur ce sujet particulier : l'URBS "mon URBS" ; Gracq est impérial comme il l'est dans la description de la débâcle de 1940 : "aux falizes" c'est tout le système qui s'effondre sous vos yeux après une si longue attente, entre les pages 173 à 185, comme une diarrhée irrépressible. C'en est fait. Breton a bien raison, "Un balcon en forêt" est un chef-d'oeuvre.

Après le sujet, il y a la méthode et là, deux pères rigolards se pointent pour prendre la plume et surtout la parole : l'in vraisemblable barbu, Georges Perec, et son aîné à la clope : Jacques Prévert. Se sont-ils connus ? Si peu. Mais je n'en sais rien, se sont-ils aimés ? Sûrement. Le père de l'inventaire ne pouvait qu'être séduit par le côté systématique de "la vie mode d'emploi". L'orpailleur de "je me souviens" à une dette trop visible à l'égard du général des huîtres et de l'ouvreur de jésuites.

Ah ça, ça m'a plu. Il fallait le trouver n'est-ce pas ! C'est comme "notre père qui êtes aux cieux... Restez-y, et moi, je suis resté sur la terre avec son canal de L'Ourcq et ses deux bassins aux Tuileries." Ici et maintenant ; on en redemande ; Jacques et Georges, pourquoi êtes-vous partis si vite ? Vous, les pères du style à la française, celui de la

classe unique : luxe pour tous et à tous les étages. Je suis resté orphelin, c'était déjà tard, et il fallait se mettre à bosser, car on est pas là pour rigoler. Boris nous accompagne à la trompette pour un improbable dernier hommage, en ce triste 11 avril 1977. Un an plus tard, le 19 mai 1978 très exactement, Georges réalisera en quatre CD sa tentative de description de "choses vues au carrefour Mabillon", en fait au café de la mairie de la place St Sulpice, une borne milliaire chez ce récidiviste. Jacques mon frère, je t'aime aussi pour avoir dit "embauché malgré moi dans l'usine à idées, j'ai refusé de pointer... Mobilisé de même dans l'armée des idées, j'ai déserté "Tu es juste là où il faut être ; seules les moules adhèrent. Dans cette difficulté, je suis resté scotché plus longtemps que toi.

Un peu plus loin, un exploitant de cinéma de la rue des trois portes, aujourd'hui disparu, s'acharne depuis des années à faire voir à ses concitoyens ce qu'ils ne veulent pas entendre : une voix, un tempo, un rythme, celui de Marguerite Duras, née Donnadieu. Il faut dire qu'il énerve le bonhomme : ça fait deux ans qu'il passe dans son unique salle : "India Song ", matin, midi et soir ; un Bernard Palissy du cinéma en quelque sorte, brûlant ses meubles pour faire avancer la cause. En ces années Pompidoliennes ce n'est pas raisonnable. La faillite l'emportera, mais merci brave homme, de m'avoir permis une découverte de taille. Au fait il faut rappeler aussi que Palissy est mort embastillé, comme Huguenot ; dit papa, c'est quoi un Huguenot ?

Après les deux apôtres voici la Madeleine. Donc Marguerite, tu es là, je t'aime. Nous sommes tout de suite 2 dans la salle, mais ça ne fait rien, je t'aime. Ça fait cinq fois que je vois ton film, en alternance avec " Son nom de Venise dans Calcutta désert" et voilà c'est simple : je t'aime, c'est aussi fusionnel que " Pierrot le Fou". Une évi-

dence. Un émerveillement. On reste assis, et on pleure de bonheur. À chacun son chemin de Duras. J'aime pas beaucoup Paul de Tarse et les prosélytes, en général. Mais s'il y a quelque chose qui me ferait croire en Dieu c'est bien ça : l'irrationnel de la révélation. Et là, je suis servi. J'étais pas cinéphile averti (coucou Jean-Christophe) et ce n'est d'ailleurs pas le propos. Le propos, c'est le rapport individuel au temps et ce temps Durassien c'est le mien, une langueur océane dit-elle. Mais je ne le savais pas encore, ou plutôt, je ne savais pas que je n'étais pas seul à vivre selon ce tempo ; un rythme de dilettante qui ne retient de la scène que certains aspects : olfactifs, sonores, sensuel. La neuvième variation sur un thème de Diabelli, c'est mieux par d'Alessio que par Beethoven.

Cesser de considérer comme réel le monde officiel, sa vitesse, son idéologie, sa problématique... "Débranche" dit-on aujourd'hui. Marguerite m'a fait débrancher. Plus tard j'ai fait ma confirmation avec "Césarée", et "les mains négatives" là, nous sommes en plein dedans ; il n'y a pas à choisir entre les deux, tout est bon : le violoncelle kafkaïen d'abord ; qui m'offrira ce disque introuvable ? La lenteur de la caméra ensuite, qui est la lenteur de la vie même, au rythme de la marche, contre la fiction du scénario et le speed de l'action, vus par "les classiques": Truffaut et Rennais inclus, dont elle n'était pas satisfaite ; le décalage entre le dit et le vu, qui est le même entre le vu et le pensé quand on marche, l'autonomie des deux registres. La voie off, l'importance du personnel, de l'intime : il n'y a que de l'intime, des sensations, des sentiments, sur lesquels quelques vagues événements objectifs viennent déteindre ou contraindre : une ambassade de France, des colonies, un consul, un empereur romain, la reine des juifs... Péripéties, cadres à des rapports humains, des rapports de force, donc. Audible non, la musica ? Marguerite je t'aime. Tu as pu déconner totalement, ailleurs, plus tard, un autre jour. Non, pas la tentation du dogmatisme mais l'affirmation

péremptoire, c'est déjà trop. Les ratés témoignent de la sincérité. "Le camion" par exemple. Pour moi : rien. Pour toi : beaucoup. Alors pourquoi ? Erreur de lecture ? De méthode ? Pourquoi Depardieu ? Beau comme un camion ? Improbable. Invraisemblable. Où as-tu pêché cette idée ? Avec marguerite, le temps est parfois orageux ; c'est normal c'est 10h1/2 du soir en été.

C'est ma bande des quatre, avouez que la mienne est plutôt sympa. Gracq, Perec, Prévert, Duras, voilà les saints patrons : le sens, le style, le rythme, Aléa jacta est : il faut y aller et se jeter à l'eau. exécution : plouf.

# Périmètre